pzazz



Respire

GENEVIÈVE DAMAS

Le coût de la survie



Lodie Kardouss
Gezien op 17 maart 2026
Les Tanneurs, Brussel

Avec ‘Respire’, Geneviève Damas explore son rapport à l’argent. À travers un récit en plusieurs strates, elle déplie un monde caché, tissé de transmissions familiales et de peines enfouies. Peu à peu, l’intime se révèle traversé par une histoire plus vaste. D’une grande douceur dans l’analyse qu’elle fait d’elle-même et de sa lignée, elle nous invite à interroger nos propres zones d’aveuglement face à l’argent. Je salue la prise de risque que suppose une telle mise à nu. (**NL Vertaling onder**)

21 MAART 2026

L’autrice et interprète nous accueille sur la scène du petit studio des Tanneurs. Dans sa robe longue noire — costume d’Émilie Jonet — elle impose une présence cérémoniale, soignée et moderne, d’une élégance naturelle qui capte l’attention.

Cette robe ouvre un premier volet, celui du sabotage intérieur qui surgit dès qu’elle envisage de l’acheter. La mérite-t-elle vraiment ? En a-t-elle besoin ? N’est-ce pas moins cher chez Carrefour ? Ces questions défilent à toute vitesse et mènent à un épuisement nerveux, la poussant à dire à la vendeuse, avec un grand sourire, « Je vais réfléchir », comme si le problème relevait de la coupe ou de la couleur. À l’origine de ce tourbillon anxiogène : le prix.

La honte et l’argent

L’argent — en parler, en posséder, en manquer, en donner — lui est profondément angoissant. Derrière ces réflexes en apparence rationnels, se loge une émotion plus souterraine : la honte. Difficile à identifier pour celui ou celle qui la ressent, la honte avance masquée derrière d’autres émotions, et ne se laisse nommer qu’après un long chemin intérieur. Commencer le spectacle par la honte pour aborder l’argent pose donc d’emblée un geste de courage. La barre est placée haut, et le récit ira en profondeur.

Elle examine son rapport actuel à l'argent — traumatique, paradoxal, contradictoire — avant de remonter vers ce qui le structure : le vécu de ses parents et de ses grands-parents. Comme écrin du souvenir et de l'introspection, elle installe un cadre scénique simple : un projecteur de diapositives, une petite toile de projection, un micro sur pied, une moquette claire — un flash-back discret des années 70, celui de son enfance.

Le masque de la bienséance se fissure peu à peu.

Les scènes se succèdent comme autant de chapitres d'un livre intime : la dot que sa mère prévoit pour son mariage, la Suisse, la Seconde Guerre mondiale, la maniaco-dépression de sa mère, la mort choisie de son père. Cette progression s'appuie sur une alternance régulière entre prise de parole et projection de diapositives. Peu à peu, on comprend que derrière le mot 'argent' se cachent des émotions ignorées, des trajectoires brisées, des vies empêchées, celles de femmes dont les désirs d'autonomie et de savoir ont été entravés.

Si, au début, elle parle de l'argent en incarnant différentes voix, avec légèreté et distance, le masque de la bienséance — celui qui, sans doute, a poussé les femmes de sa famille à garder la face et le silence même dans la douleur — se fissure peu à peu.

On rit du récit du choix du cercueil pour la crémation de son père — encore vivant au moment de ce choix — et de cette remarque de sa mère, «c'est quand même cher pour 24 heures». Plus tard, on est touché au cœur lorsque, interrogée sur l'existence d'un compte dormant en Suisse ouvert autrefois par son propre père, sa mère répond : « C'est le prix de ma jeunesse gâchée ».

De l'argent, il y en a, mais le dépenser reste impensable, comme une règle tacite. L'arbre généalogique se dessine alors en creux à travers les stigmates de la Seconde Guerre mondiale : bombardements, peur, évasions, résistance, faim, grossesses non prévues. Du côté maternel, l'accumulation des moyens se fait au détriment du vivant. C'est dans ce contexte que s'enracinent les conditions de la maniaco-dépression de sa mère : une part génétique, mais aussi un environnement invalidant, où les souffrances sont ignorées.

Aller rouvrir des zones mal cicatrisées demande un courage immense.

Du côté de son père, les ressources affectives et éducatives sont davantage disponibles pour permettre aux femmes de s'en sortir, mais les moyens financiers manquent, et on attend d'elles des générosités excessives qui les appauvrissent. Ainsi se dessine une transmission faite moins de la guerre elle-même que de ses réflexes de survie, qui ont marqué les femmes de sa lignée dans leur rapport à l'autonomie et à l'argent. Ce qui a été acquis dans un contexte donné devient héritage.

La mémoire comme fil conducteur

Ce que j'apprécie dans ce seule-en-scène, c'est le travail de mémoire de Damas. Elle la partage par petites bribes et nous en laisse sentir le poids sans nous le faire porter. Aller rouvrir des zones mal cicatrisées demande un courage immense. C'est sans doute pour cela que si peu s'y risquent. Elle fait de cette démarche un geste de réparation, toujours traversé de compassion.

Les projections de diapositives familiales, accompagnées des créations sonores d'Antoinette Collard et musicales de Fabian Fiorini, participent à cette exploration intime. Une retenue traverse parfois l'usage des moyens propres au théâtre. Certains moments auraient gagné en intensité avec d'autres formes — objets, mouvements, jeux de lumière — sans basculer dans le sensationnel, mais pour prolonger les mots et laisser davantage de place à l'assimilation et au recueillement. Cette économie finit par produire par endroits une forme d'austérité, comme si le spectacle retenait ses propres élans.

Cette mise à nu laisse une impression rare de justesse et de courage, qui persiste bien après la représentation.

La question de l'espace se pose également. La performance se déploie dans un petit studio à jauge réduite. Je comprends l'intention d'une alcôve intimiste, peut-être aussi dictée par les contraintes du lieu. Mais je me demande si cette intimité sert réellement le dispositif. Paradoxalement, la pièce gagnerait en puissance en laissant affleurer l'idée d'un espace plus vaste. L'espace prendrait corps, et le dénuement s'imposerait comme point de focalisation.

Malgré ces quelques réserves, j'ai été profondément touchée par 'Respire' pour cette déclaration d'amour très pudique à ses parents, qui, pris dans leur histoire, ont fait ce qu'ils ont pu. Les quelques tremblements que je percevais dans sa voix disent ce qu'il a fallu traverser pour vouloir se guérir et pouvoir se tenir ainsi dans la lumière. Pour être honnête, cette mise à nu laisse une impression rare de justesse et de courage, qui persiste bien après la représentation.

Le « On y va ? » qu'elle lançait avec ardeur en ouverture, ne se limite donc pas à la représentation : il prend rétrospectivement valeur d'un geste de pardon envers ses parents, le spectacle en étant la forme accomplie.

NL Vertaling

De prijs van overleven

Geneviève Damas onderwerpt haar relatie tot geld in 'Respire' aan een onderzoek. Aan de hand van een gelaagd verhaal onthult ze een verborgen wereld, verweven met familietradities en heimelijk verdriet. Stilaan blijkt het persoonlijke verweven met een groter verhaal. Door heel zachtaardig zichzelf en haar afkomst te analyseren, nodigt ze ons uit om onze eigen blinde vlekken ten aanzien van geld te onderzoeken. Ik bewonder haar durf om zich zo bloot te geven.

De schrijfster/vertolkster verwelkomt ons op het podium van de kleine studio van Les Tanneurs. Haar lange zwarte jurk – een ontwerp van Émilie Jonet – geeft haar een plechtige, verzorgde, moderne uitstraling, van een natuurlijke elegantie die de aandacht trekt.

Deze jurk opent een eerste luik: zodra ze overweegt de jurk te kopen steekt innerlijke sabotage de kop op. Verdient ze hem echt? Heeft ze hem nodig? Is het niet goedkoper bij Carrefour? Die vragen razen door haar hoofd en putten haar emotioneel zo uit dat ze met een brede glimlach tegen de verkoopster zegt: "Ik ga er nog even over nadenken". Alsof het probleem ging over de snit of de kleur. Niets daarvan. De oorzaak van deze angstaanval: de prijs.

Geld en schaamte

Geld – erover praten, het bezitten, missen, uitgeven – is voor haar een bron van diepe angst. Achter schijnbaar rationele reacties schuilt een verborgen emotie: schaamte. Moeilijk te herkennen voor degene die het voelt, verschuilt schaamte zich achter andere emoties. Ze laat zich pas benoemen na een lange innerlijke zoektocht. De voorstelling beginnen met schaamte om het dan over het thema geld te hebben, getuigt dus meteen van moed. De lat ligt hoog. Het verhaal zal diep graven.

Ze onderzoekt haar actuele relatie tot geld – traumatisch, paradoxaal, tegenstrijdig – alvorens terug te gaan naar wat die heeft gevormd: de ervaringen van haar ouders en grootouders. Ze voorziet haar herinneringen en introspectie van een eenvoudige scenografie: een diaprojector, een klein projectiescherm, een microfoon op statief, een licht tapijtje vormen een bescheiden flashback naar de jaren 70, haar kindertijd.

Het masker van de fatsoensnormen barst langzaam maar zeker.

De scènes volgen elkaar op als hoofdstukken in een intiem boek: de bruidsschat die haar moeder voor haar huwelijk regelt, Zwitserland, de Tweede Wereldoorlog, de manisch-depressieve stoornis van haar moeder, de zelfgekozen dood van haar vader. Geregeld wisselen het woord en diaprojecties elkaar daarbij af. Stilaan begrijpen we dat achter het woord ‘geld’ verborgen emoties schuilen, gebroken of gefrustreerde levens van vrouwen wier verlangen naar autonomie en kennis werd belemmerd.

Hoewel ze in het begin luchtig en afstandelijk over geld spreekt door verschillende stemmen te vertolken, barst het masker van de fatsoensnormen – dat de vrouwen in haar familie er ongetwijfeld toe aanzette om hun gezicht te redden en te zwijgen, zelfs in hun verdriet – langzaam maar zeker.

We lachen om het verhaal over de keuze van de kist voor de crematie van haar vader – die op het moment van die keuze nog in leven was – en om de opmerking van haar moeder: “Dat is toch wel duur voor 24 uur.” Later raakt het ons diep wanneer haar moeder, gevraagd naar een slapende rekening in Zwitserland die haar eigen vader ooit opende, antwoordt: “Dat is de prijs van mijn verwoeste jeugd”.

Een beperkende omgeving

Geld is er wel, maar geld uitgeven blijft ondenkbaar, als een ongeschreven regel. De familiegeschiedenis ontvouwt zich vervolgens in de schaduw van de littekens van de Tweede Wereldoorlog: bombardementen, angst, ontsnappingen, verzet, honger, ongewenste zwangerschappen. Aan moederszijde gaat het vergaren van middelen ten koste van het leven. Daar liggen de oorzaken van de manisch-depressieve stoornis van haar moeder: deels genetisch bepaald, maar ook deels gevolg van een beperkende omgeving die lijden negeert.

Aan vaderskant zijn er meer emotionele en pedagogische handvaten om de vrouwen te helpen zich te redden, maar ontbreken financiële middelen. Daardoor wordt er van hen een zo grote vrijgevigheid verwacht dat ze verarmen. Zo ontstaat een overdracht die minder te maken heeft met de oorlog zelf dan met overlevingsreflexen, die de verhouding van tot zelfstandigheid en geld hebben getekend. Wat in een bepaalde context is geleerd, wordt doorgegeven.

Het vergt enorme moed om slecht genezen littekens weer open te halen.

Wat ik waardeer in deze solovoorstelling, is de herinneringsarbeid van Damas. Ze deelt die op in kleine stukjes en laat ons het gewicht ervan voelen zonder dat ze er ons mee belast. Het vergt enorme moed om slecht genezen littekens weer open te halen. Dat is ongetwijfeld de reden waarom zo weinigen die stap durven te zetten. Zij maakt van deze onderneming een gebaar van verzoening, doordrongen van mededogen.

De projecties van familiedia's, begeleid door de soundscape van Antoinette Collard en de muziek van Fabian Fiorini, dragen bij aan deze intieme verkenning. Soms worden theatrale middelen daarbij wat te voorzichtig ingezet. Sommige momenten zouden aan intensiteit winnen met andere vormen – objecten, bewegingen, een lichtspel – , niet om in sensatie te vervallen, maar om de woorden te verlengen en meer ruimte te laten voor verwerking en bezinning. Terughoudendheid leidt hier en daar tot een zekere spaarzaamheid, alsof de voorstelling haar eigen impulsen wil bedwingen.

Deze onthulling van een intieme geschiedenis geeft een zeldzame gevoel van juistheid en moed.

Ook het ruimtegebruik is niet ideaal. De voorstelling speelt zich af in een kleine studio met beperkte capaciteit. Ik begrijp de intentie om een intieme plek te scheppen. Misschien kon het ook niet anders door de beperkingen van dit theater. Ik vraag me wel af of deze intimiteit de voorstelling echt ten goede komt. Het stuk zou paradoxaal aan kracht kunnen winnen als het ingebed zou zijn in een grotere ruimte. Een leegte rondom zou de focus scherper op het proces van blootgeven leggen.

Ondanks deze bedenkingen was ik diep geraakt door 'Respire' vanwege de zeer ingetogen liefdesverklaring van de maker aan haar ouders, die, gevangen in hun eigen geschiedenis, deden wat ze konden. De trillingen die ik hoorde in haar stem verklappen wat ze moest doorstaan om te herstellen en helder naar zichzelf te kijken. Deze onthulling van een intieme geschiedenis geeft een zeldzame gevoel van juistheid en moed die nog lang na de voorstelling nazindert.
Het 'On y va ?' dat ze bij de opening vurig uitriep, beperkt zich dus niet tot de voorstelling: achteraf gezien krijgt het de waarde van een gebaar van vergeving jegens haar ouders. De vooorstelling is daarvan het eindpunt.